

ENQUÊTE

Andrea Riccardi, le chrétien le plus influent du monde

Publié le 31/12/2018 à 10h50 - Modifié le 02/01/2019 à 10h32 Marie-Lucile Kubacki, à Rome



© STEFANO SPAZIANI POUR LA VIE

Le fondateur de la communauté de Sant'Egidio est certainement le chrétien le plus influent du monde, après le pape François. Son grand rêve : abolir la guerre.

Andrea Riccardi est un historien qui préfère le présent et le futur au passé. « Vous avez le culte des origines », nous lance-t-il dans un éclat de rire un peu provocateur, alors que nous lui demandons de raconter ses souvenirs. Qui donc est l'homme qui se cache derrière la barbe du professeur ? Discret et mystérieux, comme peuvent l'être les diplomates et les gens pudiques, ce célibataire est un moine laïc. Il n'aime rien tant que la vie en communauté et l'amitié fidèle, comme celle qui le lia au grand historien français de la laïcité, Émile Poulat. Parler de lui-même ne l'intéresse pas.

AUPRÈS DES PAPES

Il aurait pourtant beaucoup à raconter. Au fil des décennies, le professeur d'université, spécialiste d'histoire du christianisme, est devenu le leader catholique le plus influent du monde après le souverain pontife et le laïc chrétien le plus introduit sur la scène internationale et interreligieuse. Il a reçu, en 2009, le prix Charlemagne, un privilège qu'il partage avec Jean Paul II, le pape François, Václav Havel, Bill Clinton, Angela Merkel, une poignée de têtes couronnées et une belle liste de

Français célèbres, de Jean Monnet et Robert Schuman à Emmanuel Macron, en passant par Simone Veil, Valéry Giscard d'Estaing ou François Mitterrand. Francophone et francophile, Européen mais aussi Romain, il a l'oreille des papes depuis le pontificat de Jean Paul II. De l'autre côté du Tibre, il fait partie des personnalités italiennes qui comptent. Ministres, chefs d'État et leaders religieux font le détour pour le consulter. Le 26 juin dernier, venu voir le pape, Emmanuel Macron avait ajouté un discret rendez-vous à son agenda : un petit-déjeuner avec le fondateur de la communauté Sant'Egidio sous les splendides fresques du palais Farnèse, l'ambassade de France.

Pourtant, comme son ami Jean Vanier, ce chrétien qui veut transformer le monde préfère développer ses convictions évangéliques plutôt que de s'abandonner aux confidences. Loin de rester silencieux, il vient de publier deux livres coup sur coup, aux éditions du Cerf. Dans la Force désarmée de la paix, Riccardi met l'accent sur l'une des vocations essentielles de Sant'Egidio : la prévention et la résolution des conflits. « Le monde a aboli l'esclavage alors que cela semblait chose impossible. Il est en passe d'abolir la peine de mort, qui est une forme de légitimation de la violence. Le monde peut donc abolir la guerre, pas à pas. » Le second ouvrage élargit encore la perspective. Dans Tout peut changer, Riccardi s'appuie sur l'expérience de sa communauté pour déployer sa vision d'un « monde global » où les chrétiens seraient à l'œuvre partout par la prière, le dialogue, la solidarité, la vie avec les personnes âgées, avec les pauvres et avec toutes les « périphéries » chères au pape François. « Je crois que l'Église possède de grands trésors dans son coffre-fort », dit-il, défendant un « humanisme chrétien » qui n'a rien d'éthéré. « L'être humain accompli se trouve vraiment dans l'icône du Crucifié et de crucifiés qui sont à ses côtés sur le Golgotha », ajoute celui qui, comme historien, s'est beaucoup intéressé aux martyrs chrétiens du XX^e siècle.

“ La communauté de Sant'Egidio est devenue une référence, tant en matière de charité que de diplomatie internationale. ”

Le pudique Riccardi avait levé un coin du voile dans un livre d'entretiens avec l'historien Jean-Dominique Durand et Régis Ladous, Sant'Egidio, Rome et le monde (Beauchesne). Jean-Dominique Durand l'a rencontré il y a presque 40 ans. Il se souvient d'avoir été marqué dès cette époque, au début des années 1980, par son attention aux autres, son intelligence « fulgurante » et sa capacité de travail hors du commun. Riccardi n'était alors qu'un jeune historien et le fondateur d'une petite communauté romaine en plein essor, qui allait devenir l'un des plus importants mouvements de laïcs de la fin du XX^e siècle. Puis, au fil des temps, la communauté de Sant'Egidio est devenue une référence, tant en matière de charité – aide aux pauvres, aux migrants, aux malades du sida et aux personnes âgées – que de diplomatie internationale – au point que le mouvement a été rebaptisé « Onu du Trastevere » et qu'il a mené avec plus ou moins de succès des discussions historiques, la plus célèbre ayant conduit à l'accord de paix au Mozambique en 1992. Quant au fondateur, il a mené de front des carrières d'universitaire, de diplomate, de théologien et même d'homme politique.

UN CLIMAT FAMILIAL « NI RELIGIEUX, NI LAÏCISTE, NI ANTICLÉRICAL »

« Mon histoire est celle d'un jeune Italien de la classe moyenne », nous dit-il, pour une fois peu respectueux des faits. Mais l'élégance de l'euphémisme ne trompe guère. Car, dès le commencement, de petits cailloux blancs semblent avoir été placés sur son chemin. Né à Rome en 1950, de parents romains, Andrea grandit dans la capitale italienne et en Émilie-Romagne, au sein d'une famille bourgeoise. Son père, président d'une banque, est issu d'une lignée d'Ombrie, une terre de dévotion et d'oliviers imprégnée de la mémoire de saint François. Le petit Andrea se rend à

Assise pour la première fois à 4 ans, à l'occasion de la béatification par Pie XII de l'un de ses oncles, Placido Riccardi, moine bénédictin. Cela reste un de ses premiers souvenirs. La religiosité familiale est sobre. « Le climat familial, confie-t-il à Durand, était tolérant, ni religieux, ni laïciste, ni anticlérical. » Son père est lié à la revue *Il Mondo*, laïque, de gauche mais non marxiste. Sa mère est « plutôt laïque ». Ses frères et lui assistent à la messe dominicale, fréquentent le catéchisme, mais « sans bigoterie ». Politiquement, le père est « plutôt radical, libéral, surtout influencé par le monde de la finance », et s'il a « peut-être » voté une fois pour la démocratie-chrétienne en 1948, c'est par « opposition au communisme ».

À la maison, Andrea entend parler de la guerre de manière très concrète. Son père, entré dans la Résistance en Albanie après le 8 septembre 1943, avait été déporté en Allemagne. Tommaso, un oncle d'Andrea, étant fasciste, la grand-mère l'avait même envoyé dans le camp pour tenter de récupérer son frère, le père d'Andrea... qui s'était montré inflexible, par esprit de résistance et fidélité au roi d'Italie. Adolescent, Andrea s'intéresse à la politique, et c'est au prestigieux lycée Virgile de Rome, à 16 ans, que les choses se précisent. La société montre des signes d'ébullition qui vont mener à 1968, et, dans cet établissement, comme dans d'autres grands lycées romains, le mouvement étudiant est très fort. Andrea Riccardi lit l'Évangile – il en a acheté un exemplaire à l'âge de 15 ans – et le soir, sur sa Vespa, il se perd dans les périphéries romaines, les borgate, lors d'interminables explorations.

PLONGÉ DANS L'ÉVANGILE

Le jeune étudiant est frappé de découvrir une Rome divisée entre ville sacrée, dans le centre, et ville des laissés-pour-compte, pauvres, Italiens du sud immigrés dans leur propre pays, rejetés en périphérie. « Rome, ville de la papauté, était loin de l'Église, du point de vue de l'expérience humaine », nous avait-il confié lors d'un entretien pour la revue *Prier*. Au frottement des Écritures, de 1968 et des pauvres des bidonvilles jaillit l'étincelle. Andrea et ses amis veulent changer le monde, avec pour seule arme l'intime conviction que cela passera par la conversion de chacun, à commencer par eux. Et ils s'interrogent : pourquoi ce monde-là vit-il loin de l'Église ? Ils se mettent à rêver que dans la banlieue puisse renaître la communauté chrétienne, la fraternité... Alors que l'expérience d'utopie soixante-huitarde se politise et se marxise, ils ont l'intuition d'un manque dans cette « recherche d'authenticité introuvable ». Ce manque, c'est l'Évangile. Ils se mettent donc à le lire, tout en faisant la classe aux enfants pauvres qui ne vont pas à l'école.

L'actuel président de l'Académie pontificale pour la vie, Vincenzo Paglia, a été le premier prêtre à s'approcher de la communauté. C'était à la fin des années 1970. Il venait d'être ordonné et il était tout jeune vicaire dans une zone périphérique de Rome. « J'avais eu connaissance de leur expérience, dont l'intuition – faire se rencontrer dans ce moment historique le renouveau de l'Église et les tensions qui traversaient le monde – me semblait particulièrement juste, se souvient-il. À l'époque, c'était encore circonscrit, mais, pour reprendre un mot d'Hans Urs von Balthasar, "le tout se cachait dans le fragment". » Il se rappelle avoir été impressionné par « la simplicité dans l'écoute de l'Évangile d'un groupe de jeunes laïcs sans prêtre, et qui considère les pauvres comme premiers compagnons de voyage. » Qui était alors Andrea Riccardi ? « Un jeune qui se laissait posséder par l'Évangile », répond Paglia.

“ Son profil tire du côté de saint Vincent de Paul, dans une vie qui invente et réinvente la charité et la miséricorde au fil des rencontres.
– Jean-François Colosimo, directeur des éditions du Cerf

L'expérience s'est élargie, mais la dynamique personnelle d'Andrea

Riccardi et de la communauté n'a pas tellement changé. « Peut-être est-ce parce qu'il est si romain qu'il aime tant aller aux périphéries, estime son éditeur français, Jean-François Colosimo, directeur des éditions du Cerf. Il n'a pas besoin de savoir où est le centre, il baigne dedans. Et c'est important pour comprendre ce non-projet qu'est Sant'Egidio : un laisser-aller à la grâce. Son profil tire du côté de saint Vincent de Paul – sans vouloir canoniser Andrea Riccardi, ce qui le ferait rire –, dans une vie qui invente et réinvente la charité et la miséricorde au fil des rencontres. » Après les pauvres, donc, la communauté élargit son champ d'action aux migrants, aux personnes âgées, aux malades et aux pays en guerre, au gré des rencontres.

EN SERVICE

Andrea Riccardi a accepté un maroquin de 2011 à 2013 dans le gouvernement Mario Monti, comme ministre de la Coopération internationale et de l'Intégration. Il s'était pourtant toujours méfié du politicant, nom que l'on donne en Italie à la politique politicienne et à ses intrigues sur fond de convictions fluctuantes, qui a fait les bons et les mauvais jours de feu la démocratie-chrétienne. « Ni la communauté ni Andrea n'avaient jamais envisagé de descendre en politique, comme on dit en italien », se souvient, dans un français parfait, son ami Mario Giro, ancien responsable des relations internationales pour la communauté, qui fut le conseiller du ministre Riccardi avant d'entrer lui-même au gouvernement sous Enrico Letta et d'y rester jusqu'à l'arrivée de la coalition actuelle. « C'était un gouvernement d'urgence, et on l'a pris comme un service. Comme tout ce qu'il a toujours fait, il l'a fait avec engagement, avec cette intensité d'effort qui le caractérise. C'était un moment spécial, nous héritions d'une situation catastrophique. Quand nous sommes arrivés au ministère, il y avait 3000 € dans la caisse... Ensemble, nous avons essayé de donner un sens éthique à ce gouvernement à travers une attitude de sérieux. Et de dire : le fait qu'il y ait une crise ne signifie pas ne pas s'intéresser aux autres. Dans cette situation, nous avons réussi à faire augmenter l'argent de la coopération, à inverser la tendance. »

Depuis, l'Italie et l'Europe ont continué à se laisser séduire par les discours populistes, et les discours catastrophistes de gagner du terrain. Pourtant, Andrea Riccardi semble vacciné contre le pessimisme. « C'est un nostalgique du futur, parce qu'il a une vision eschatologique, une vision du Royaume. Il est parfaitement moderne par la manière de prendre l'avion, d'organiser ces événements mondiaux que sont les rencontres pour la paix, mais c'est un anti-moderne, en ce sens qu'il est véritablement un homme de confiance et d'espérance, confiance qu'il adresse à qui il rencontre dans une forme d'immédiateté », estime Jean-François Colosimo.

“ Il ne reste pas tranquille, il a toujours un projet de plus.

– François Clavairoly, président de la FPF

”

François Clavairoly, président de la Fédération protestante de France (FPF), participe régulièrement aux rencontres pour la paix. Il a beaucoup œuvré pour la mise en place des « corridors humanitaires » inventés par la communauté pour permettre à des réfugiés d'être accueillis en France, mais aussi en Belgique et en Italie. « Ce qui anime Riccardi, peut-être plus qu'on ne le croit, c'est une vraie inquiétude. Il ne reste pas tranquille, il a toujours un projet de plus. » Mario Giro, parlant de son ami, cite l'Écclésiastique : « Quand j'étais encore jeune et que je n'avais pas erré çà et là, aux yeux de tous j'ai cherché la Sagesse dans ma prière. Devant le Temple, je priais pour la recevoir, et jusqu'au bout je la recherchai. » Ainsi, Andrea Riccardi veut toujours changer le monde, mais d'abord et toujours en commençant par lui-même.

À lire

Tout peut changer et la Force désarmée de la paix, d'Andrea Riccardi, Cerf.

© **Malesherbes Publications**